

L'homme de la Place des arts

Gilles Marcotte

Volume 34, Number 6 (204), December 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31438ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marcotte, G. (1992). L'homme de la Place des arts. *Liberté*, 34(6), 102–106.

L'AMATEUR DE MUSIQUE

GILLES MARCOTTE

L'HOMME DE LA PLACE DES ARTS

Quand je l'ai aperçu, j'ai eu une impression à la fois d'étrange et de déjà vu. C'est qu'il me semblait venir, non pas de la vie, mais de livres que j'avais lus autrefois. Il sortait tout droit d'un poème de François Coppée: «pauvre mais propre», l'expression aurait pu être créée pour lui. Ses vêtements étaient pauvres, oui, mais non pas élimés; ils étaient pauvres de naissance, faits de tissus grossiers qui dureraient longtemps. Je ne pourrais pas les décrire précisément, je n'en ai qu'un souvenir vague. Mais je me souviens seulement de la grossièreté, de la rugosité des tissus, et surtout de l'image d'ensemble, ordonnée, méticuleuse, de sa mise. Tout chez lui était outrageusement correct, sauf le béret noir qu'il portait sur la tête et qu'il avait tiré jusqu'aux oreilles, comme s'il craignait d'avoir froid, et qui lui donnait un air un peu bizarre, comme renfrogné. Il ne l'enleva qu'une fois rendu à son fauteuil, au milieu de la rangée. Il ne l'avait pas quand je le revis, à l'entr'acte. Il était assez court, avait une tête en longueur, plutôt sévère, où se lisait — me semblait-il — une détermination farouche. Je ne me trouvais pas dans la section la plus dispendieuse de la salle Wilfrid-Pelletier, mais il avait sans doute, lui, fait des économies pour se payer le billet. Je ne pouvais l'imaginer que retraité, solitaire, louant une chambre meublée quelque part. Je lui attribuais une assez grande force de caractère, peut-être trempée par beaucoup de petits malheurs. Il ne ressemblait qu'à lui-même. On s'habille n'im-

porte comment, aujourd'hui, quand on va au concert ou à l'opéra; cela va de la tenue à peu près correcte — la mienne — à une certaine variété d'extravagances vestimentaires, chez les personnes d'âge mûr ou même les vieillards aussi bien que chez les jeunes. Lui, ne faisait pas partie de la gamme habituelle, pourtant large. Il était, dis-je, parfaitement lui-même.

Il venait donc voir *La Belle Hélène* d'Offenbach, et il y avait peut-être lieu de s'en étonner. Le contraste était violent, en effet, entre sa mise plus que sobre et les somptuosités de toutes sortes qui allaient bientôt s'étaler sur la scène; entre la sévérité de son maintien (et de son regard) et les grivoiseries imaginées par Bernard Uzan, seins nus à gogo, allusions sexuelles explicites, allant bien au-delà de ce qu'on pouvait se permettre au temps d'Offenbach. J'aurais aimé savoir s'il riait, s'il applaudissait en même temps que les autres, si son visage s'illuminait parfois de plaisir. Je ne l'ai pas pu; il était assis trop loin de moi. J'ose penser qu'il saisissait, plus que la majorité des spectateurs, les allusions mythologiques de l'œuvre. C'était sans doute un homme qui avait lu, un autodidacte appliqué. À vrai dire, j'aurais été moins étonné de le voir chez Beethoven ou chez Wagner; ces musiciens penseurs peuvent attirer, se garder des fidèles qui mourraient de faim plutôt que de rater *Fidelio*, *Lohengrin* ou *L'Or du Rhin*. Mais Offenbach?... Imaginons une aventure de jeunesse. Il avait vu *La Belle Hélène* il y a trente ou quarante ans, aux Variétés Lyriques, en compagnie d'une jeune fille tendrement aimée, qui l'avait quitté quelques années plus tard, car il n'était que gratte-papier, pour épouser un gérant de banque. Je tombe dans le banal, dans le mélodrame insignifiant, dans le minuscule échec? Mais la tenue de l'homme ne pouvait pas suggérer autre chose que du gris, du beige, à mille lieues de toute tragédie flagrante. Ainsi donc, avec ce visage sévère, impassible qu'il avait, il revenait pour ainsi dire sur les lieux du crime, il revenait voir cette *Belle Hélène* qui lui avait suggéré, à

l'époque, des pensées un peu audacieuses qu'il avait trop tardé à mettre en œuvre. Il ne riait pas, il n'applaudissait pas. Il voyait à peine ce qui se passait sur la scène, ces ballets un peu débiles, ces blagues de bourgeois en gouquette, ces costumes et ces décors de tape-à-l'œil, il n'en avait que pour la musique, la très belle valse surtout qui lui faisait mesurer l'étendue du désastre et en même temps le consolait, berçait la vieille peine qui était devenue toute son existence.

Ce qu'il a fait après le spectacle, je ne me permets pas de l'imaginer. J'ai assez envahi sa vie privée. Je le laisse aller. Il n'a pas besoin de moi.

*

Je n'aime pas la guitare. Ces notes grêles, pincées, me font souffrir. Avec le clavecin, je la range parmi les succédanés. On joue du clavecin quand on n'a pas de piano; on gratte la guitare quand le violon est hors d'atteinte. Un jour, on m'en a offert une, pour mon anniversaire. Je ne sais pas d'où l'idée était venue. Il est vrai qu'après avoir été deuxième trompette de l'Orchestre symphonique de Sherbrooke et être devenu incapable de poursuivre cette noble carrière à Montréal où il y a beaucoup de bons trompettistes, et d'autre part ne pouvant m'exercer à la maison pour des raisons, hélas, trop évidentes, je tentais de me divertir parfois en soufflant dans une médiocre flûte douce. Mais de la flûte à la guitare il y a une distance presque infinie, et lorsque je découvris cette dernière au pied de mon lit, je faillis avoir une attaque. La solution fut vite trouvée. Nous avons besoin d'un nouvel humidificateur. La guitare fut donc retournée au magasin, et la maison fut pourvue de l'appareil dont elle avait vraiment besoin. Un de mes amis fit, lui, au début de son mariage, l'opération inverse. Parti pour acheter une lessiveuse, il revint avec le *Miserere* de Rouault, faisant à la fois un geste très noble et

une très bonne affaire. La comparaison, je n'hésite pas à l'avouer, me situe assez bas dans l'échelle des êtres.

Comment donc, si l'on n'aime pas la guitare, aimer l'Espagne, la musique espagnole? C'est à cause du piano. Les disques de piano que j'écoute le plus souvent, depuis quelques mois, contiennent des œuvres de Granados et d'Albeniz, les *Goyescas*, *Iberia*. Et jouées par qui sinon par l'admirable, la subtile, la parfaite Senora Alicia de Larrocha? Madame de Larrocha est une dame d'un certain âge, courte, un peu boulotte, avec des doigts boudinés qui ne devraient pas, selon les lois biologiques ordinaires, être capables de tenir l'octave. Peut-être bien qu'elle joue avec les yeux, qu'elle a intelligents et bons. Mais elle possède aussi une technique redoutable. Il en faut pour jouer comme elle le fait la suite *Iberia* d'Albeniz, dont certaines pièces rivalisent avec Liszt pour le panache, la folle virtuosité. C'était un grand monsieur du piano, Isaac Albeniz. Messiaen plaçait *Iberia* tout près des chefs-d'œuvre les plus hautement consacrés, et disait: «Jamais l'écriture de clavier n'a été aussi loin.» On le joue peu, pourtant. La musique espagnole, la pianistique en particulier, avec ses rythmes si nationaux, ses relations intimes avec la chanson populaire, semble être un domaine réservé où seuls seraient admis les autochtones ou des invités choisis, connaissant parfaitement les règles de l'étiquette.

Je passais avec ma famille quelques semaines de vacances au bord de la mer, en Espagne. Un jour, au début de l'après-midi, j'eus affaire au village voisin, Javea. Il était comme le sont ou devraient l'être tous les villages d'Espagne, très beau, avec ses maisons d'une blancheur immaculée, ses rues capricieuses, son marché maintenant vide. Et son silence, en ce début d'après-midi, un silence comme jamais je n'en ai entendu ailleurs, un silence — je le jurerais — vraiment musical, œuvre en même temps du retrait et de l'accueil, qui me remplissait d'une sorte de confiance jamais éprouvée auparavant. Évoquant ce souvenir, je

pense au plus beau roman de Jacques Folch-Ribas, *Le silence ou le parfait bonheur*, où la passion du piano se marie à celle de l'Espagne natale. Et j'entends — intérieurement, pour ne pas rompre le silence — une musique qui n'est sans doute pas la plus grande musique de ce pays, mais qui a la grâce indolente, légèrement mélancolique, très libre, d'une improvisation. Cette musique, je ne souhaite pas l'entendre dans une salle de concert, avec l'attention un peu crispée qu'exigent les très grandes œuvres. Les *Goyescas* de Granados sont moins une œuvre qu'une atmosphère, une façon de s'abandonner au rêve, au souvenir, à soi-même, au rythme intérieur. On l'écoute un peu distraitement, parmi les invités qui conversent à mi-voix au salon; puis on est saisi, transporté ailleurs par un accent, quelque chose d'essentiel qui vient de très loin et qui fuit aussitôt, qui reste indéfinissable. C'est une musique livrée au temps, à la circonstance, à l'inspiration du moment. Pour l'absolu, j'écouterai le *Concerto de clavecin* de Manuel de Falla, malgré mon peu de goût pour l'instrument. Ici, chez Granados, c'est l'autre Espagne que j'entends, une Espagne aimable qui m'apprend à vivre ici-bas. On n'a jamais le diplôme final, dans une telle matière.